

## Commentaires de lecture du 11 octobre 2016

**BASSANI Giorgio (1916-2000), *Cinque storie ferraresi*, (1960, Einaudi 2005)**

Les *Cinque storie ferraresi* marquent l'entrée en littérature de Giorgio Bassani, l'auteur mondialement reconnu du *Jardin des Finzi-Contini* et des *Lunettes d'or*. La première des nouvelles, *Storia di Debora*, est publiée pour la première fois en 1940 dans le recueil *Una città di pianura* que le jeune auteur publie sous le pseudonyme de Giovanni Marchi. Elle ne peut pourtant être considérée comme une œuvre de jeunesse car Bassani n'aura de cesse de corriger, élaguer, réécrire cette nouvelle (pas moins de six versions) qui, après *Storia d'amore*, trouvera son titre définitif en 1956 : *Lida Mantovani*. Elle trouvera sa forme et sa place définitives en 1980 dans le *Roman de Ferrare* qui regroupe toutes les œuvres de Bassani. C'est dire l'importance que l'auteur accordait à cet ouvrage.



Le premier chapitre s'ouvre sur l'époque lointaine où la jeune Lida Mantovani, enceinte, attendait seule et sans joie, au fond d'un couloir d'hôpital, la naissance de son fils, Ireneo. Elle avait même cessé de manger. Elle était devenue une sorte de bibendum insensible (« *è meglio che ti tieni leggera... mi pare che sei grassa abbastanza* » disait le médecin...) Le ton est donné. Lida Mantovani, séduite et abandonnée, retournera vivre via Salinguerra chez sa mère, Maria, dont elle partagera la chambre et le destin, la mère ayant été abandonnée en son temps par le père de Lida. Trois ans vont s'écouler sans que rien ne se passe : les deux femmes mènent une vie sans lumière, sans imprévus, sans émotions ; la vie semble avoir oublié qu'elles existent. Quelqu'un pourtant va entrer dans cette vie morne, un voisin bienpensant, un vieux relieur tout aussi morne qui, avec obstination, vient leur rendre visite après dîner. Entièrement tourné vers le passé, Oreste ne se lasse pourtant pas d'espérer un mariage auquel Lida se résignera sans consentir, à la mort de sa mère. Un mariage sans amour. Pourquoi se révolter ? C'était là son destin, mieux valait l'accepter (*siccome la sua sorte era già segnata tanto valeva accettarla fino da ora*). L'amour c'était pour David qui jadis la renversait sur l'herbe au pied des remparts après le cinéma et après avoir évité soigneusement le centre ville où on risquait de les apercevoir ensemble. La jeune fille mince d'autrefois prendra un peu d'embonpoint et deviendra une épouse tranquille, dans une maison bien chauffée. Oreste mourra sans avoir eu l'enfant qu'il espérait secrètement, *un figlio del suo sangue*.

Avec l'histoire particulière de Lida, Bassani nous offre un récit intimiste, l'histoire d'une vie ratée, qui prend une dimension universelle dans ce microcosme contenu entre les murs de Ferrare. La ville est tout à la fois réelle (la topographie est d'une grande précision) mais aussi métaphorique (brume, remparts, delta). Elle est un lieu clos qui emprisonne ; elle est un personnage à part entière.

Et cela est plus évident encore dans *Una notte del '43* où s'affirme plus nettement la dimension historique : c'est la Ferrare fasciste que Bassani scrute d'un regard impassible mais non dénué d'ironie. Le récit s'inspire d'un fait réel, historique, à savoir les représailles exercées à Ferrare par les fascistes, les « *brigate nere* », pour venger la mort d'un des leurs, le consul Bolognesi. Le pharmacien Barilari, contraint à l'immobilité par la paralysie contractée à la suite d'une syphilis, passe son temps à sa fenêtre à observer ses concitoyens. C'est ainsi que, dans la nuit du 15 décembre 1943, il assiste au massacre de onze otages ferrarais. Appelé à témoigner lors du procès, il ne dénoncera pas celui qui a organisé le massacre, Carlo Aretusi, surnommé Sciagura. Il prononcera un seul mot : « *Je dormais.* » L'explication nous est donnée dans les toutes dernières pages par Anna Repetto, sa jeune, belle et délurée épouse qui, depuis, l'a quitté. Elle raconte comment, ce soir-là, elle avait été surprise par des coups de feu dans la maison d'un de ses amants qu'elle avait rejoint après avoir mis, comme tous les soirs, son mari au lit.

Au flagrant délit d'adultère répond le flagrant délit de mensonge, de lâcheté, qui est aussi celui de toute une société à l'intérieur des murs. Écrite dans un style parfaitement maîtrisé, *Una notte del '43* est une page remarquable du *Roman de Ferrare*. L'écriture, souvent allusive, éminemment littéraire, s'exprime aussi en termes visuels et se veut garante de la mémoire.

Louissette CLERC

FRUTTERO Carlo, LUCENTINI Franco, *Il palio delle contrade morte* (Mondadori, 1985, 168 p.)



Dieu, l'étrange livre ! C'est le Palio de Sienne qui sert de toile de fond, toile d'araignée plutôt, bien collante, bien visqueuse...

Un avocat et sa femme sont arrivés quatre jours plus tôt pour y assister, mais un orage violent les a conduits par erreur dans une demeure près de Sienne où d'étranges habitants les retiennent jusqu'au jour J de la course, le temps de voir un jockey (fantino) célèbre y être assassiné. Le maître de maison séduit l'épouse, pendant qu'une ravissante jeune femme onduleuse enflamme l'avocat. On sent l'embrouille. Et les voilà aux fenêtres le jour fatal, ce 16 août qui va voir concourir les 10 contrade sélectionnées sur la célèbre piazza del Campo. Et l'avocat sent qu'il va se passer quelque chose de bien plus fort qu'une simple galopade. Je n'en dirai pas plus...

En revanche je peux dire que j'en connais désormais un rayon sur le déroulement du Palio, le choix des contrade, la couleur des blasons, les magouilles pour trouver chevaux et jockeys, les pactes entre deux contrade pour faire échouer le favori. Bref c'est glauque !

Commencé dans un style assez plaisant, avec des listes rigolotes de conversations préétablies sur différents sujets, ce qui paraît au début n'être qu'un giallo original finit dans un tissu fantastique étouffant. Autant que l'atmosphère de tension extrême qui règne le jour du Palio. Brrr !

Claudine LAURENT

MORANTE Elsa, *Lo scialle andaluso* (1963, Einaudi 2007)

Il s'agit d'un recueil de douze récits écrits à des dates antérieures et reclassés chronologiquement par cette auteure et essayiste italienne.

Le Châle Andalou est le dernier et représente magistralement la maturité stylistique d'Elsa Morante et le thème essentiel de son œuvre, c'est à dire les rapports mère / enfant et illusion et réalité.

Ouvrage publié une première fois en 1951 dans la revue « Botteghe Oscure » puis plus tard en 1963 et 1994, il est quasiment contemporain de son autre récit : « L'Isola di Arturo » non sans rapport également avec le roman d'Alberto Moravia « Agostino », qui avait obtenu le prix Strega en 1957.



L'Italie emboîte le mouvement surréaliste dans les années trente et rien mieux que le théâtre ne peut constituer l'objet descriptif et le cadre narratif d'une réflexion sur le pouvoir de l'illusion et les paradoxes qui tissent la réalité.

L'histoire est celle d'une ballerine, Giuditta, mère de deux jumeaux, un garçon Andrea et une fille Laura. Restée veuve trois ans après son mariage, elle rêve de devenir une grande étoile à l'Opéra de Rome. Son fils lui voue un amour passionné et possessif au point de ne pas pardonner à sa mère son attachement au théâtre et les séparations que cela entraîne. Au point que l'enfant adopte le masque de

l'indifférence et se réfugie dans la religion.

Jusqu'au jour où il s'aperçoit, via une affiche rencontrée fortuitement que sa mère n'est pas une grande artiste et que la vérité a été dissimulée. La deuxième désillusion après une bouffée d'espoir sera le dévoilement des véritables priorités de cette mère au-delà des liens maternels.

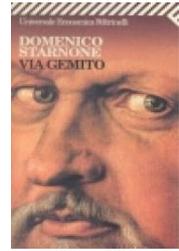
Les masques tombent les uns après les autres. Ce châle est à la fois l'image de l'espoir et de la honte. Andrea lui pardonnera-t-il ?

Le style de « La Morante » est très analytique dans sa description réaliste des visions et des sensations vécues par les personnages. Les tableaux ainsi constitués comme des actes d'une pièce de théâtre pourraient sans trahison être portés à l'écran; N'oublions pas qu' E. Morante a été partie prenante dans la conception et la réalisation du film de P.P. Pasolini « L'Évangile selon Saint Mathieu » en 1964 et qu'elle a évolué dans les milieux du cinéma en Italie ( Lattuada, Zeffirelli...)

L'écriture est fluide, incisive, « éclairée » !

Anne-Marie AUDUBERT

STARNONE Domenico, *Via Gemito* (Feltrinelli, 2002, 390 p. Prix Strega) 2001  
trad. Alain Sarrabayrouse chez Fayard (2004) : *Via Gemito*



Federì, le personnage central du livre, est un être violent et tyrannique qui souffre d'être considéré comme un modeste employé des Chemins de Fer alors qu'il se sent un artiste-né, un peintre de génie auquel le talent a été insufflé par le "padreterno". C'est du moins ce qu'il pense. Et il est d'autant plus enragé qu'il ne se voit reconnu ni par ses proches occupés à faire fortune dans leur quartier de Naples, ni par ses pairs les artistes de renom qui se moquent du "ferroviere".

Sa famille, Federì la considère comme un poids matériel : Rusinè, son épouse, n'est qu'un frein à son génie et il ne se gêne pas pour le lui faire sentir. Ses enfants ne sont que des bouches à nourrir. Curieusement pourtant c'est Mimì, l'aîné, qui raconte la vie de ce père craint de tous !

Il a noté les comportements, les récits que Federì déverse sur lui, avec toutes les variantes que lui accorde le temps. Mimì est devenu le chroniqueur de l'artiste en mal de reconnaissance. Il raconte même les premières années de vie de l'enfant au génie méconnu : Federì, artiste né mais enfant fort agité, puni par une mère plutôt bizarre à coup de talon de chaussure sur la tête, et finalement rejeté par son père qui l'expédie chez une grand-mère, laquelle le boucle sur un balcon où il peut laisser libre cours à son génie pictural.

La chronique de cette famille particulière est donc extrêmement vivante, comme filmée au gré des jours et des humeurs de Federì. Mais, à travers l'acharnement de Mimì à retrouver et à ressasser les moindres détails de ses souvenirs apparaît le mal-être que Federì lui a légué. Adulte, Mimì continue irrémédiablement à être l'ombre-témoin de son père.

Annie BARROIS  
Octobre 2016